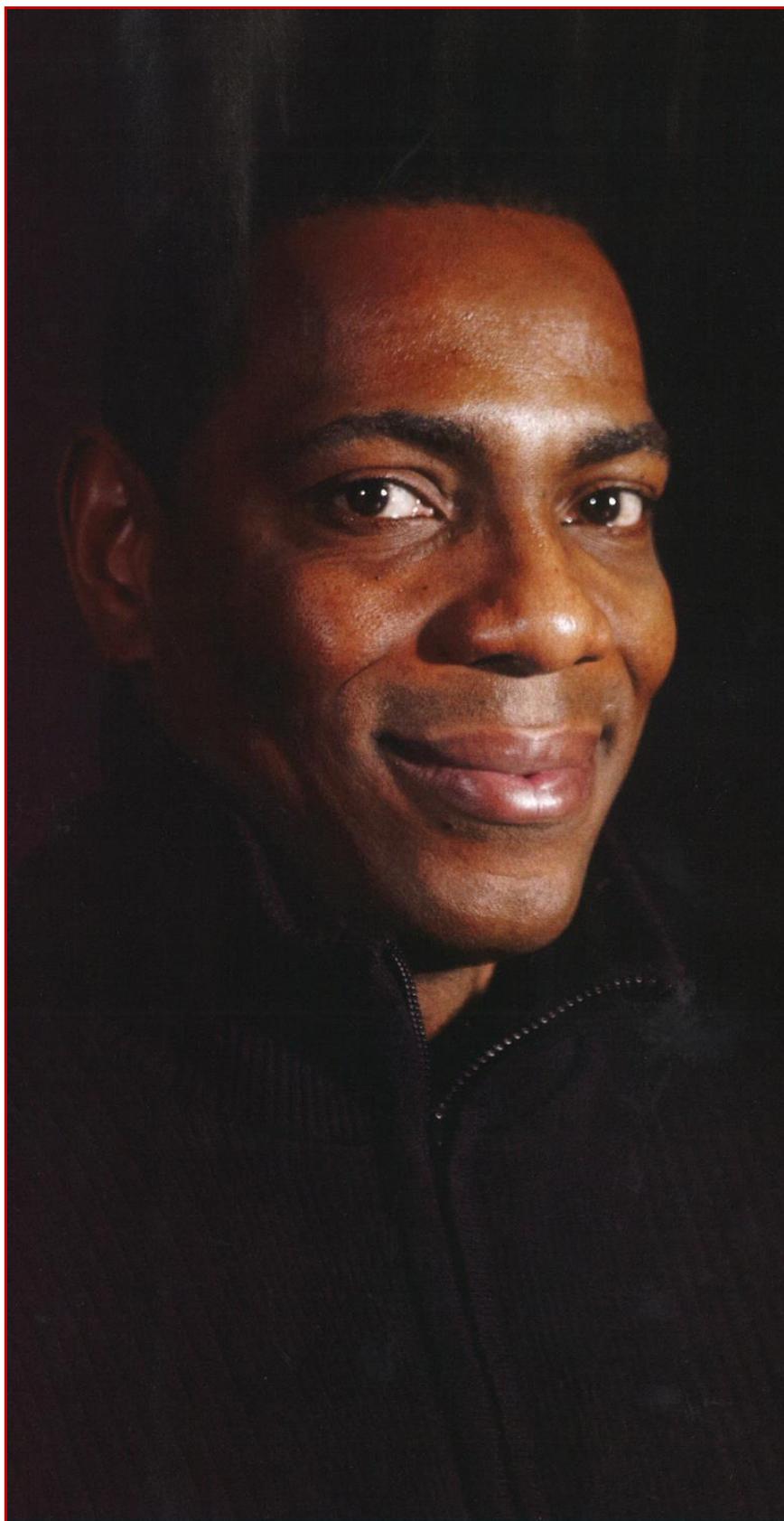


DES NOUVELLES DE

Jim BILBA



*Basket – Janvier 2018*

Moi, je...  
**JIM BILBA**

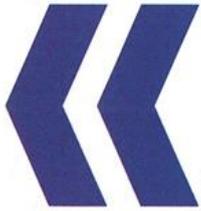
**“Notre génération a été un peu oubliée”**

---

Jim Bilba vit à Cholet, où il a lancé sa carrière. Celle-ci fut riche de titres. Avec Limoges, l'Euroleague 1993, la Pro A 1993 et 1994. Avec l'AEK Athènes, le championnat de Grèce 2002. Entretemps, le dernier Final Four d'un club français, avec l'ASVEL en 1997. Et bien sûr les Bleus, 170 sélections de 1989 à 2001, l'argent aux JO 2000. Avant de fêter ses 50 ans, en avril, il regarde dans le rétroviseur.

PROPOS RECUEILLIS PAR YANN CASSEVILLE

---

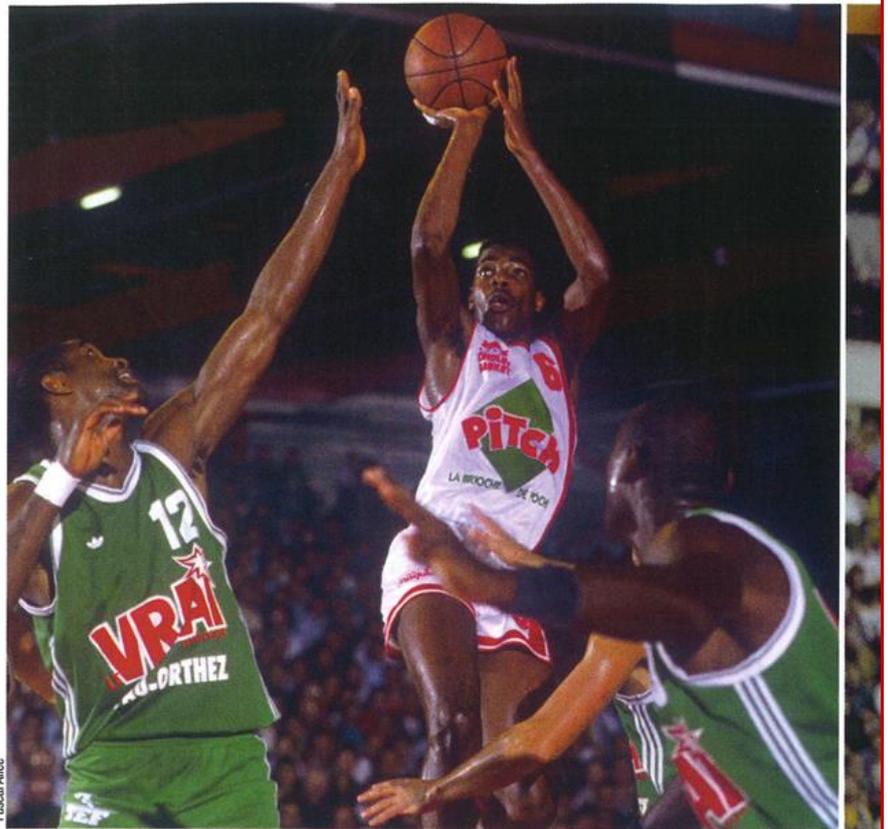


Mon enfance... Du bonheur, du plaisir d'être toujours en famille. Une plénitude. On aimerait que ça reste toujours comme ça, qu'on ne grandisse pas. Et puis c'est la Guadeloupe, mes

origines. Ma mère était enseignante mais mon rapport avec l'enseignement n'était pas simple. Je n'étais pas mûr. Je ne voulais pas apprendre via un schéma, je voulais du concret, toucher, construire, réaliser soi-même, apprendre comme ça plutôt que scolairement. Certaines matières me plaisaient, les maths, la logique, l'histoire, mais le reste, ce n'était pas mon dada. J'étais un enfant réservé mais actif, dynamique ! (Il rit) En raison de notre éducation de l'époque, on était poli et respectueux des anciens, mais j'avais besoin d'activité. Mes parents l'ont rapidement compris. Quand je n'avais rien à faire, j'allais chez mes grands-parents, pour m'occuper des lapins, des poules... Avec mon cousin, on partait avant que l'aube ne se lève, de très bons moments.

### L'ARRIVÉE À CHOLET

Mon histoire avec le basket a commencé tard, en dernière année cadet. En grandissant, j'avais une scoliose, on m'a interdit de faire du sport, j'ai dû faire du renforcement du dos pendant trois,



Pascal Allié

**Avec Cholet en 1990, le club où il a débuté quatre ans auparavant.**

mon ancien voisin qui était agent de joueur. Il a essayé de me trouver un centre de formation, ça se jouait entre Pau et Cholet. Je devais aller à Pau, mais avant de partir, je me suis fait mal au genou, et quand je suis arrivé à Pau, ils ont dit : «Non, on ne va pas le signer». Cholet, à l'époque en Pro B, m'a pris.

Le saut de la Guadeloupe à Cholet a été un choc. J'ai deux sœurs, on est venu en métropole tous les trois, ça a laissé un énorme vide à la maison et ça a été très dur pour mes parents, et pour moi aussi. Une déchirure, des moments

**"LA VEILLE DU FINAL FOUR, ENTRAÎNEMENT DE DEUX HEURES, DUR INTENSIF. ET À LA FIN, BOŽIDAR MALJKOVIĆ DIT : POSEZ LE BALLON. ET ON FAIT DES ALLERS-RETOURS. LES GRECS SONT VENUS NOUS PARLER : VOUS JOUEZ UNE DEMI-FINALE DEMAIN, VOUS N'AUREZ JAMAIS DE CANNES. MAIS POUR NOUS, C'ÉTAIT ÇA DEPUIS LE MOIS D'AOÛT."**

quatre ans, tous les soirs. J'en avais ras-le-bol, le kiné m'a conseillé de faire de la natation, et ça a été... (Il souffle) Une délivrance. Côté de jeunes, échanger. Au bout de quelques années à compter les carreaux de la piscine, j'ai lâché. À 15-16 ans, un copain de mes parents m'a orienté vers le basket. J'ai immédiatement été mordu. J'ai progressé et ma mère a contacté

de blues. Ce qui m'a aidé, c'est qu'au centre de formation, je n'étais pas seul dans un logement, et Cholet m'a accueilli à bras ouverts. La transition au niveau basket aussi a été compliquée. Pour mon genou, on m'a emmené voir un spécialiste qui m'a dit : «Monsieur Bilba, il va falloir que vous mettiez une prothèse, le sport c'est fini». J'ai pris un gros coup sur la tête. Je suis allé voir



L'actualité sports

un autre chirurgien, qui m'a fait un nettoyage de la rotule. Je suis revenu de blessure, je suis passé de deux entraînements par semaine en Guadeloupe, voire parfois un ou aucun – les deux dernières années, j'allais dans un lycée professionnel qui était loin du club – à deux par jour. Il faut que le corps s'habitue. Je n'ai pas lâché. J'arrive à Cholet en 1986, en 1987 le club monte en Pro A, Jean Galle arrive, me fait jouer 10-15 minutes. J'ingurgite tout ce qu'on me donne, chaque seconde. On est finaliste en 1987, on joue la coupe d'Europe, on bat le Real Madrid. Au bout de trois saisons, jouer contre le Real, c'est inimaginable !

## LA DÉCOUVERTE DE BOŽIDAR MALJKOVIĆ

Je me sentais bien, et là, le Limoges CSP est intéressé. Waouh, le CSP ! Mon cœur est choletais, mais je me dis que la prochaine étape, c'est l'Euroleague avec Limoges. J'arrive dans mes petits souliers dans ce grand club, sans avoir parlé au coach Božidar Maljković ! Je me rappellerai toute ma vie du premier jour. Je crois qu'on va jouer au basket, mais Božidar dit : « Non, moi, c'est une autre manière de fonctionner ». Pendant deux semaines, on ne fait que du physique, de la piste, musculation... Après deux semaines, il dit : « Vous n'êtes pas encore prêts, on rajoute une semaine de préparation physique ». Au bout des trois semaines, quand on est rentré dans la salle, on avait faim de ballons, on

**1993, il remporte l'Euroleague avec Limoges (ci-dessus, face à Trévise en finale).**

courait dans tous les sens ! (Il rit) Je ne me suis jamais senti aussi bien physiquement, intellectuellement, tout était en adéquation, je me sentais indestructible. Ça a duré toute la saison. Avant de se qualifier pour le Final Four de l'Euroleague, on joue l'Olympiakós en quart. La belle restera à jamais dans ma mémoire. J'ai senti Beaublanc frémir, le parquet tremblait, on se sentait galvanisé, intouchable. Derrière, Božidar nous concocte une douzaine de jours d'entraînement avant le Final Four : une préparation al dente ! (Il rit) Au Final Four à Athènes, la veille de la demi-finale, entraînement de deux heures, dur, intensif. À la fin, Božidar dit, comme d'habitude : « Posez le ballon ». Et on fait du physique, des allers-retours. Les Grecs viennent nous parler après. « Mais qu'est-ce que vous faites ? » Oh, tous les jours on s'entraîne comme ça, rien de spécial. « Vous jouez demain une demi-finale ! Vous n'aurez jamais de cannes ! » Mais pour nous, c'était ça depuis le mois d'août. Le lendemain, on bouscule le Real, on ne les lamine pas, mais pas loin. En finale, Benneton Treviso, avec Terry Teagle, Toni Kukoč, Stefano Rusconi... En première mi-temps, on est timoré, Michael Young n'est pas dans un bon jour, Richard Dacoury prend des fautes. Dans les vestiaires, on se dit qu'on ne peut pas jouer comme ça. En deuxième mi-temps, on arrive plus conquérants et on les coiffe au finish. Au buzzer, on est au firmament, on oublie tous les sacrifices physiques. Dans le vestiaire, les émotions retombent, Richard me dit : « Jim, on est champion d'Europe ». D'accord. Richard nous regarde tous. On ne se rend pas compte, il nous dit qu'on réalisera plus tard l'ampleur de ce qu'on a fait. On revient à Limoges, et là, à l'aéroport, tous ces supporters... La liesse. Je n'avais jamais vu ça. Noir de monde. On a partagé un moment avec eux et Božidar a dit : « Ne faites pas la fête ». Le lendemain, on était de retour à l'entraînement parce que deux jours après, il y avait les playoffs. Pas le temps de savourer. Le leitmotiv de Božidar, c'était : « C'est inconcevable d'être champion d'Europe sans être champion de France ». Comme dans l'équipe, il n'y avait que des compétiteurs, ça s'est fait naturellement. La saison suivante, on va en quart de l'Euroleague, et celle d'après, on retrouve le Final Four, où on se fait laminer par le Real. Božidar part, Zvi Sherf arrive, avec une autre méthode, qui est décriée, les gens n'arrivent pas

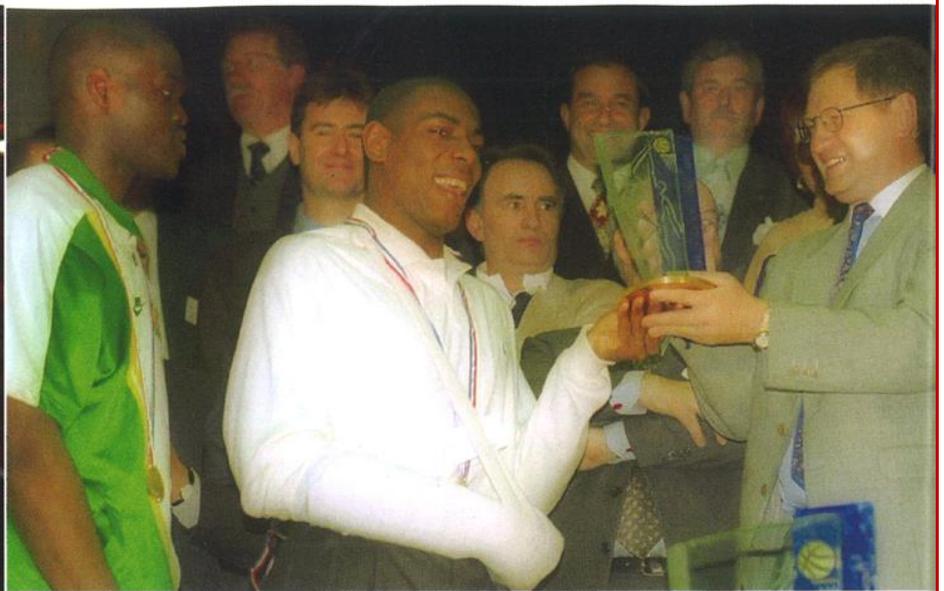


Photos : Pascal Allié

à faire le deuil. On est quand même deuxième du championnat, mais on perd à Pau, il se fait débarquer et les problèmes commencent, valse des entraîneurs... Saison compliquée. Je décide de changer d'air.

### ENSANGLANTÉ À ISTANBUL

L'ASVEL essaie de reconstruire quelque chose. La manière dont ils jouent me parle, avec beaucoup d'envie, de plaisir, et je souhaite retrouver ce plaisir. Je rencontre Greg Beugnot et je signe un contrat de six ans. Dès les premiers entraînements, je me suis senti comme à la maison. On avait tellement envie de jouer, de s'entraîner ensemble, on ne comptait pas les heures, Greg était obligé de couper les entraînements ! On faisait tout ensemble, on organisait des bouffes. On perd mon ami Ronnie Smith qui se fait les croisés au premier match, mais on avance, on va en quart d'Euroleague contre l'Efes, on va gagner la belle à Istanbul. Au buzzer, ça commence à nous balancer des trucs sur la tronche, tout ce que le public avait à portée de mains. Je sprinte pour revenir aux vestiaires, la porte



est fermée, c'est du double-vitrage, je pousse. Rupture des tendons, du nerf médian... Mes coéquipiers arrivent, on est en train de vivre quelque chose d'énorme, ils me voient ensanglanté. Je suis opéré, le spécialiste me dit que je ne pourrai pas rejouer avant huit mois, ils ont même des doutes que je puisse un jour rejouer. Tout le monde autour de moi est atterré. Mais moi, mon tempérament, c'est de ne pas m'apitoyer. Je suis passé voir les gars à l'entraînement avec la banane.

Il y avait une immense alchimie entre l'équipe et les supporters. Quand je retourne à l'ASVEL aujourd'hui, les gens m'en parlent. Je suis resté là-bas cinq ans, j'ai perdu quatre finales de Pro A, mais ça n'empêche pas que les gens se sont identifiés, ont gardé d'énormes souvenirs de cette période. Après, il y a eu changement de président, changement de cap, Greg n'est pas reconduit. À 33 ans, je me dis que c'est le moment de tenter l'étranger.

### PAS PAYÉ EN GRÈCE

Je dis à ma femme que j'ai une opportunité en Grèce, elle répond : « Ah non, pas la Grèce ! » Et finalement on va à l'AEK. (Il rit) Dans un groupe de jeunes Grecs, la prochaine génération de l'équipe nationale, pleine de talents, plus J.R. Holden, Andrew Betts. Les premiers jours, je discute avec les Grecs. L'un me dit : « Chez nous, il faut toujours donner ton avis, même si on n'est pas d'accord, il faut qu'on échange ». Après chaque match, on discutait de ce qui allait ou pas. C'est une autre approche du basket, une autre culture. Je me suis retrouvé là-dedans, il y avait des similitudes avec ma culture, mon éducation en Guadeloupe, le fait de parler, le partage, même dans la vie. Je me balade, un gars

Il passera cinq ans à l'ASVEL (1996 à 2001). Ci-dessus en 1997, à la remise de la Coupe de France, le bras dans le plâtre, suite à sa blessure lors du fameux match à Istanbul, où il passe à travers une porte en verre.

# “À L’AEK, ON A FAIT LA GRÈVE, LE CLUB A PAYÉ UN PREMIER MOIS DE SALAIRE. UNE DEUXIÈME GRÈVE, UN DEUXIÈME MOIS. LA TROISIÈME FOIS, ILS ONT DONNÉ UN DEMI-MOIS. ON S’EST DEMANDÉ SI ON PARTAIT. ON ÉTAIT UN GROUPE TELLEMENT SOLIDAIRE QU’ON A DÉCIDÉ DE RESTER.”

que je ne connais pas se met à me parler, c’est comme ça. Nous, en Europe, on a perdu ça, on est devenu tellement méfiant... Au bout de deux mois, je comprenais le grec, je le parlais un peu, je regardais les infos tous les soirs. Je suis resté seul le temps de trouver des repères avant que ma femme et mes enfants n’arrivent.

Pendant la saison, je n’ai été payé que deux mois et demi. On a fait la grève, ils ont payé un premier mois. Une deuxième grève, un deuxième mois. La troisième fois, ils ont donné un demi-mois. On s’est demandé si on partait. On était un groupe tellement solidaire qu’on a décidé de rester, finir le job. On va en finale du championnat face à l’Olympiakós de Stéphane Risacher. Ils mènent 2-0, on gagne le titre au match 5, là-bas. C’était dingue.

J’avais signé deux ans, donc en août je leur dis : «*Si vous voulez que je reste, il faut me donner mes sous de la saison passée*». Ils répondent : «*On te donne tout l’argent, échelonné, par contre pour la saison à venir, on te demande de baisser ton salaire de 70%*». J’ai pris mes chèques et je suis parti.

## DUŠKO IVANOVIĆ, LE TYRAN !

Je signe à Vitoria pour un mois. Je rejoins le groupe, je parle au coach, Duško Ivanović, qui me dit : «*Comment tu es ?*» Physiquement, je ne suis pas prêt. «*On a match à 18h – il est 15h –, tu vas jouer*». Quoi ? Pas possible ! «*Si*.» Et il ne m’a pas fait jouer que cinq minutes, il m’a laissé mourir sur le terrain ! Après, on doit aller à Lleida, avec avion jusqu’à Barcelone et bus jusqu’à Lleida. Des intempéries font qu’on arrive tard, vers 6h du mat à l’hôtel. Duško dit : «*Vous avez de la chance, comme on est arrivé tard, on va s’entraîner plus tard*.»



Champion de Grèce avec l’AEK Athènes en 2002.

Encore heureux ! Mais plus tard, c’est quoi ? «*14h*.» (Il éclate de rire) Et à l’entraînement, on commence par courir. Je pensais que c’était pour récupérer, qu’ensuite on ferait des systèmes – parce qu’on jouait le lendemain contre Lleida – mais il nous fait courir pendant 30-40 minutes, en disant : «*Plus vite, plus vite !*» À un moment, je n’y arrive plus, je tombe à terre, raide. Et là, il dit : «*Les gars, on va commencer l’entraînement*». On se retrouve à faire des contre-attaques, du cinq-contre-cinq. On fait 3h-3h30 d’entraînement. Je dis à Laurent (Foirest) : «*C’est tous les jours comme ça ?*» «*Assez souvent, oui*.» Le lendemain, alors qu’on a un match à 17h30, on fait 2h30 d’entraînement le matin. Ensuite, pour rentrer à Vitoria, c’est six heures de bus, et Lolo me dit : «*Prends deux bouteilles d’eau, une pour boire et une pour pisser parce qu’on ne s’arrête jamais*». Comment ça, il faut bien aller aux toilettes ! «*Non, on ne s’arrête pas. En plus on a perdu, donc il est fâché*.» J’ai pris une bouteille, mais avec 6h de bus, quand tu as bu pendant le match, que tu bois dans le bus, une bouteille n’est pas suffisante ! J’ai cru que j’allais me faire pipi dessus. Et le lendemain, 3h30 d’entraînement le matin, 2h30 le soir. J’ai fait ça pendant une semaine, avant d’aller dire à Duško que je ne m’y retrouvais pas et que je n’allais rien lui apporter. «*T’inquiète pas, je vais aménager les trucs pour toi, mais reste avec nous*.» Je suis resté, mais ça a continué pareil. J’ai serré les dents, le soir je rentrais à l’hôtel, je m’allongeais, j’étais tétanisé, j’avais des courbatures partout. Et au bout d’un mois, Duško m’a demandé de rester la saison, j’ai répondu : «*J’ai fait un mois, je t’ai rendu service, mais là, non*».

Je rentre à Cholet, qui me propose de finir ma carrière au club, pour boucler la boucle. La deuxième saison, Erman Kunter arrive, et j’ai le rôle de capitaine,



**2007, il met un terme à sa carrière de joueur là où il l'avait commencée, à Cholet (ci-contre). Puis, il devient assistant-coach au club, avant de le devenir à Limoges (ici en 2015).**

d'encadrer les jeunes, jusqu'à ce que je décide d'arrêter en 2007. À 39 ans, j'étais encore bien physiquement, mais mentalement, je n'avais plus envie de faire les deux entraînements par jour, je n'en pouvais plus.

## ASSISTANT CHAMPION À CHOLET ET LIMOGES

Les dernières années, j'en avais profité pour passer mes brevets d'entraîneur. Sans prétention d'être coach, mais j'avais de l'âge, besoin d'autre chose pour m'occuper le cerveau. Et j'ai passé le CDES de Limoges de manager sportif. Cholet m'a proposé un poste d'assistant-coach un an pour essayer. J'ai commencé avec Erman, qui m'a appris les rudiments du métier, son approche, c'était passionnant. Et on est finaliste de l'EuroChallenge. Je prolonge pour cinq ans, on est dans la continuité avec Erman, on fait venir Sammy Mejia, Mickaël Gelabale revient. On va en finale, à Bercy. La marée rouge, des supporters partout. Remporter le titre avec Cholet a pour moi une symbolique énorme.

### SON PARCOURS

Cholet (1986-92, Pro B la première saison puis Pro A), Limoges (1992-96), Lyon-Villeurbanne (1996-2001), AEK Athènes (Grèce, 2001-02), Vitoria (Espagne, 2002), Cholet (2002-07).

En 2014, je ne suis pas reconduit, Limoges, champion qui va jouer l'Euroleague, a besoin d'un deuxième assistant. Je viens notamment pour faire travailler individuellement les intérieurs, spécifiquement Ousmane Camara et Fréjus Zerbo. Que ces gars aient pu être performants dans la conquête du titre, c'est superbe. Ma dernière année au CSP a été plus compliquée. À Limoges, les changements de coach, c'est quelque chose ! Il n'y a pas de stabilité. Avec Duško Vujošević, on me demandait beaucoup : la vidéo, travailler individuellement, être là aux entraînements collectifs. C'était une saison éreintante. Le club a décidé ensuite de partir sur une autre direction, c'est comme ça. Mais la manière...

## L'ARGENT À SYDNEY

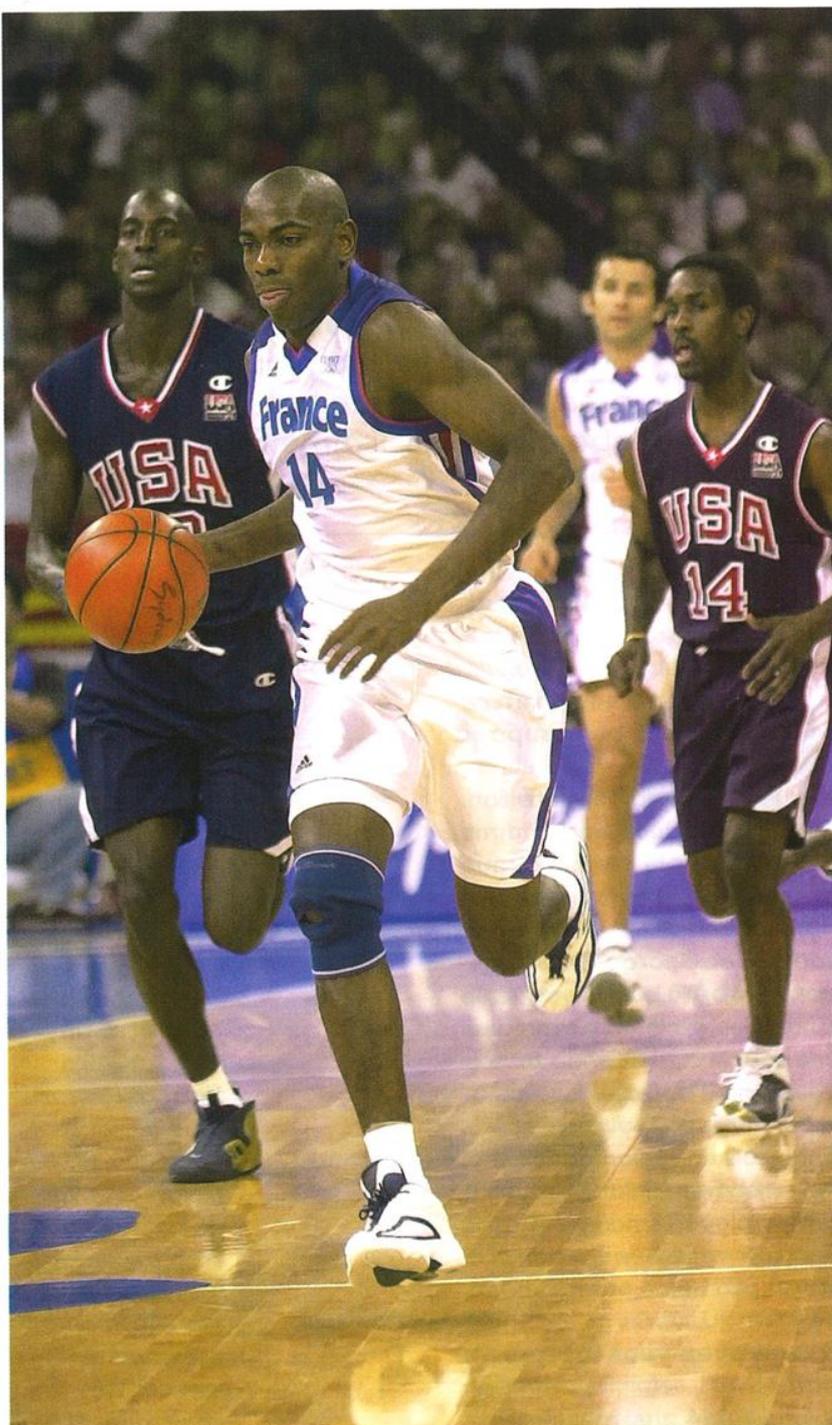
L'équipe de France, j'ai commencé en 1989, avec l'Euro à Zagreb. J'ai vu tout le travail qui me restait à faire en regardant la génération croate Kukoč, Dražen Petrović, Dino Radja... Pendant dix ans, on a couru après la médaille, on n'était pas loin, mais on butait : 4e, 5e. Le fait que dans cette génération, avec Antoine Rigau, Laurent Foirest, Stéphane Risacher, Yann Bonato, Mous Sonko, on ait été les premiers à partir à l'étranger, peut-être que ça nous a endurcis. On n'a pas réussi à remporter l'Euro 99 en France mais on a réussi à se qualifier pour les Jeux de Sydney. Là, c'était une génération qui se terminait, on s'était côtoyé pendant huit,

**“POUR RENTRER À VITORIA, C’EST SIX HEURES DE BUS, ET LOLO FOIREST ME DIT : PRENDS DEUX BOUTEILLES D’EAU, UNE POUR BOIRE ET UNE POUR PISSER PARCE QU’ON NE S’ARRÊTE JAMAIS. COMMENT ÇA, IL FAUT BIEN ALLER AUX TOILETTES ! “NON, ON NE S’ARRÊTE PAS. EN PLUS ON A PERDU, DONC DUŠKO IVANOVIĆ EST FÂCHÉ.” MAIS AVEC 6H DE BUS, UNE BOUTEILLE N’EST PAS SUFFISANTE !”**

JO de Sydney en 2000, Jim Bilba devance Kevin Garnett et Gary Payton (USA), sous le regard de son coéquipier Antoine Rigaudeau.

dix, douze ans pour certains, et on savait que ça n'aurait pas été abouti sans ramener quelque chose. Et on a ramené quelque chose d'énorme. Malheureusement, quand on a été champion d'Europe au CSP, on n'a pas pu fêter ça superbement, et là, au retour de Sydney, on a fêté ça, mais j'ai l'impression que c'est resté dans l'anonymat. Et si on regarde tous les joueurs, à part Lolo qui a un boulot (coach à Quimper en Pro B), qui figure en équipe de France (assistant), dans la reconversion on n'est pas trop dans le paysage du basket d'aujourd'hui. Alors que dans les autres pays, comme en Grèce, tous les anciens sont dans les alentours, ont un poste dans le basket. C'est peut-être à faire évoluer pour les générations futures. Notre génération a été un peu oubliée.

Aujourd'hui, avec ma famille, on a fait le choix de revenir sur Cholet. Je vais voir les matches à la Meilleraie, je suis allé voir Lolo Pluvy à Roanne, je suis allé à Brissac, Nantes, je vais voir du foot, j'essaie de m'aérer, de rencontrer d'autres gens. Et je profite de ma famille, je vais emmener ma fille à l'école, ce que je n'ai pas pu faire avec mes deux grandes. Depuis octobre, j'ai commencé un bilan de compétences. Je me dis que j'aurais peut-être l'opportunité de démontrer que j'ai de l'expérience, à apporter dans le basket ou ailleurs. J'ai eu des sollicitations pour d'autres choses, mais j'attends de trouver le bon truc. Mon leitmotiv, c'est et ça a toujours été de vivre passionnément.» 🏀



Presse Sports